

Olga Vandorou-Stavropoulou

LE PALAIS D'HIVER ET CINE-ROMAN UN DOUBLE MIROIR DE LA PETITE BOURGEOISIE FRANÇAISE PENDANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Roger Grenier est un écrivain connu, reconnu, tant à l'étranger qu'en France¹. Sa création romanesque se caractérise par son unité, celle d'une vision du monde singulière, apparentée à la philosophie de l'absurde². Toute une partie de son œuvre se situe en province, dans le Sud-Ouest de la France, à Pau précisément, pendant une période circonscrite, l'entre-deux-guerres, et au sein d'une classe sociale bien déterminée, la petite bourgeoisie: toutes choses qui ont effectivement constitué le cadre de l'enfance et l'adolescence de Roger Grenier, comme l'atteste sa biographie.

Il disposait donc d'un matériel considérable de données géographiques, historiques et sociologiques³, dont il s'est servi dans un certain nombre de ses œuvres, nouvelles et romans. Nous nous bornerons ici à l'étude de deux romans: *Le Palais d'hiver* et *Ciné-roman*, parce que ces données y sont les plus abondantes et le plus fidèlement respectées et retranscrites, sans les accommodements et les métamorphoses déformantes qu'impose parfois, ailleurs, la création romanesque⁴. L'auteur le dit d'ailleurs très clairement lui-même:

"[*Le Palais d'hiver*], c'est une peinture de la petite bourgeoisie telle qu'elle existait entre les deux guerres, avec ses illusions, ses préjugés, avec ses rites, avec ses mœurs, donc un regard un peu sociologique, si j'ose dire"⁵.

Ayant défini le cadre spatio-temporel⁶ qui lui convient, Grenier a pu se

1. Cf. Annexe I (biographie de Roger GRENIER) et Annexe II (bibliographie de Roger GRENIER).

2. A ce titre déjà, Roger GRENIER pourrait retenir l'attention de ceux qui s'intéressent aux grands courants de civilisation. Il appartient à la génération qui a eu 20 ans au moment de la guerre, et dont l'activité, sinon la pensée, s'est développée dans le courant qu'on appelle, par commodité, existentialiste. C'est d'ailleurs dans ce courant que le classe Maurice NADEAU dans *Le Roman français depuis la guerre*.

3. A cet égard, on tire un grand profit de la lecture de *Un air de famille*, récit dans lequel Roger GRENIER donne des informations d'ordre biographique.

4. Cf. "*Pau dans les romans de R. GRENIER*", communication de M. FIEVET au Colloque sur *La Ville chez les écrivains gascons*, Pau, 1988.

5. Séminaire du 6 mai 1983 à l'Institut d'Etudes Françaises pour les Etudiants Etrangers: Roger GRENIER répondait aux questions posées sur le thème des *Rapports d'un écrivain avec son œuvre*, texte dactylographié, p. 6.

6. *Le Palais d'hiver* couvre exactement l'entre-deux-guerres, de la page 37 à la page 264 incluse (Edition Folio), soit 227 pages sur 299, tandis que *Ciné-roman* se déroule sur trois ans,

consacrer à la peinture de la dégradation qui, selon lui, caractérise ce cadre.

Certes, un roman ne constitue pas un document au sens où l'entend l'historien. Le romancier en convint lui-même lors de sa conférence du 30 janvier 1987 sur le rapport entre roman et mémoires, en soulignant l'écart entre la réalité et sa *reconstruction* dans la fiction⁷. Si celle-ci offre au lecteur une interprétation de l'histoire, elle n'en est pas l'archive mais une image, artificielle. En reconnaissant la multiplicité de ses sources, ses emprunts directs à la vie, à la réalité, du même coup il fait ressortir le travail de synthèse effectué par l'écrivain:

“(...) Je suis arrivé à fabriquer une espèce de construction qui emprunte à la fois à la vie, à l'expérience, aux gens qu'on a connus, aux choses qu'on a vues ou entendues”⁸.

Enfin, faut-il le préciser, il choisit dans son vécu ce qui est de nature à illustrer sa vision du monde⁹.

Vu les intentions de l'auteur et le genre littéraire choisi, il est donc possible de considérer *Le Palais d'Hiver* et *Ciné-roman* comme deux témoignages sur la petite bourgeoisie de l'entre-deux-guerres, plus précisément la petite bourgeoisie provinciale, et non strictement paloise, car outre le fait que Robert Grenier n'écrit pas dans une optique régionaliste, il faut constater que la ville de Pau, nommée dans le premier roman, ne l'est pas dans le second. L'écrivain s'en est d'ailleurs expliqué, nous autorisant ainsi à la généralisation:

“(...) En ne désignant pas la ville, ni les lieux, cela permettait à des lecteurs de n'importe où d'imaginer la même chose dans leur ville”¹⁰.

Nous nous proposons donc d'analyser l'évolution de la petite bourgeoisie provinciale française pendant la période de l'entre-deux-guerres, des “années folles” aux tristes années trente, telle qu'elle est retracée à travers ces deux romans, pour montrer, en nous référant à des sources purement

1934-1937. Dans les deux romans, la datation est absolument évidente, il suffit de lire les indications données très clairement par le romancier et qu'il serait trop long de reproduire ici.

7. Séminaire du 6 mai 1983, op.cit., p. 3.

8. Ibid., p. 4.

9. Cf. conférence de M. FIEVET, Université du Temps Libre, Pau 23 janvier 1987, p. 8 et 9: “Le matériau littéraire est fait de contenus de conscience, et non de réalités extérieures. Ce qu'il (R. GRENIER) crée n'est pas un univers extérieur, mais un univers littéraire, intérieur. (...) L'écrivain ne prétend nullement retrouver dans ces réalités passées une quelconque cohérence “objective”, que le lecteur serait convié à reconnaître. La cohérence qu'il institue (...) est celle que sa sensibilité, sa conscience propre, ses expériences, sa vision du monde, le tout conjugué, ont construite et que la mémoire restitue”. Compte-rendu dactylographié.

10. Séminaire du 6 mai 1983, op.cit., p. 2.

historiques, que ces deux œuvres offrent une représentation fiable de ce que fut la réalité.

I. Evolution de la situation économique de la petite bourgeoisie pendant l'entre-deux-guerres.

Il faut d'abord préciser que le groupe social auquel se réfère Roger Grenier n'est qu'un sous-ensemble de ce qu'on appelait à l'époque "bourgeoisie". En effet, selon l'historien Serge Berstein, outre les "membres des classes moyennes urbaines", sont inclus dans les "quatorze millions de bourgeois" de la France de 1930

"une bonne part des paysans (...) On constate ainsi, si on se réfère au recensement de 1931, que ces groupes intermédiaires, hétérogènes certes, mais qui ont en commun certaines conceptions communes de la société (...) représentent environ la moitié de la population active du pays"¹¹

A l'intérieur de ce vaste ensemble qu'est la bourgeoisie, il n'est pas toujours très facile de dresser des limites claires et franches, sans aucune ambiguïté, entre la "grande bourgeoisie", puis celle que l'on appelle souvent "la bonne bourgeoisie", et enfin la "petite bourgeoisie". Sans doute sera-t-il nécessaire d'examiner tout le faisceau des caractéristiques qui définissent la classe sociale qui nous intéresse, mais il est indispensable d'analyser d'abord sa situation économique au sein de la société, c'est-à-dire la nature de sa participation à la vie économique et son niveau de revenus.

"Au sommet de l'échelle sociale se trouve une haute bourgeoisie de banquiers et d'industriels. Au-dessous, une moyenne bourgeoisie d'industriels, de négociants, de propriétaires ruraux, d'avocats, de médecins, de notaires, groupe aisé et influent de notables.

Mais le groupe le plus nombreux est celui de la petite bourgeoisie ou des "classes moyennes". Il s'agit d'une catégorie très diversifiée qui comprend une classe moyenne indépendante (petits patrons de l'industrie et du commerce, artisans, membres des professions libérales, travailleurs indépendants) et une classe moyenne salariée (employés et fonctionnaires)"¹².

11. BERSTEIN Serge: *La France des années trente*, Armand Colin, Coll. Cursus, p. 16.

12. BERSTEIN Serge et MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939, Un monde déstabilisé*. Ed. Hatier, Paris, 1986, p. 34-35.

1) Pendant les années vingt

Dans *Le Palais d'Hiver*, les petits bourgeois que Grenier met en scène sont tandis que Simon n'a plus "avec ses livres bien tenus, qu'à enregistrer le Monsieur et Madame Béranger, imprimeurs, se trouvent les frères Colette à la tête d'une petite usine de mécanique de précision et les frères Casadebat gérant une entreprise de textile de caractère familial et traditionnel, héritée, dans sa forme et dans son fonctionnement, du XIXe siècle. Les frères Colette tentent à trois de se répartir le travail. Mais Gilles, l'ancien polytechnicien qui "devrait être le cerveau qui conçoit" ainsi que René se laissent aller à leur passe-temps favori — boisson, femmes, voitures — tandis que Simon n'a plus "avec ses livres bien tenus, qu'à enregistrer le déficit"¹³ de leur usine. Le couple des Béranger offre l'exemple (typique) des nouvelles responsabilités que la femme doit assumer en l'absence de son mari parti à la guerre. Elle a dû prendre les commandes de l'affaire en 1914, et ensuite les a gardées. Son mari s'installe dans une mentalité d'ancien combattant: il va pêcher la truite en montagne ou "faire sa partie" au café.

Serge Berstein a noté que la guerre avait changé les assises morales traditionnelles de la société française. [Elle] "a (...) fait vaciller l'institution familiale (...) en assurant la promotion des femmes qui, du fait de la longue mobilisation des hommes, ont assumé des responsabilités nouvelles dans tous les secteurs, tant à l'usine qu'aux champs où la fermière devient la 'patronne'"¹⁴.

A côté de ces gens installés dans cette classe sociale depuis longtemps (comme M. Béranger qui a commencé comme prote et s'est élevé au rang de chef d'entreprise), ou depuis toujours, c'est-à-dire par héritage familial, on trouve le cas, très intéressant, de la famille Lafforgue. Jusqu'en 1921, elle a vécu de ses rentes, comme les grands propriétaires terriens¹⁵. Mais la guerre de 14-18 l'a presque ruinée; il ne lui reste que la maison. M. Lafforgue qui n'a pratiquement jamais travaillé, cultivant l'oisiveté comme une élégance de classe, doit, à cinquante ans passés, se préoccuper de gagner sa vie. Par ses relations, il obtient un modeste emploi de comptable dans un garage, emploi qu'il occupe de 1921 à 1937, tandis que sa femme et sa fille (née en 1899) ouvrent une confiserie qu'elles ne savent pas gérer. En dépit de cela la boutique survit, en végétant. A travers cette famille, on voit donc l'arrivée dans la petite bourgeoisie, après la guerre 14-18 et à cause des bouleversements qu'elle a provoqués, des gens issus d'une

13. *La Palais d'hiver*, op.cit., p. 61.

14. BERSTEIN Serge, MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939, Un monde déstabilisé*, op.cit., p. 147.

15. Au début du roman (p. 12 à 28) Roger GRENIER fait une description détaillée des mœurs, du train de vie de cette classe sociale avant la guerre de 14-18.

classe sociale éclatée ou en voie d'extinction, l'aristocratie terrienne¹⁶. Quant aux personnages secondaires, ce sont essentiellement des salariés: le conservateur adjoint du château, un représentant de la société des auteurs et compositeurs...

Dans *Ciné-roman*, les personnages principaux ont été longtemps des commerçants prospères avant de devenir propriétaires d'un petit cinéma:

"M. Laurent avait débuté dans les assurances à Paris, continué comme concessionnaire d'une marque d'extincteurs à Nancy. L'étape suivante, il avait ouvert une quincaillerie à Orléans, puis un assez important commerce de charbon à Saintes"¹⁷.

Ainsi les deux romans illustrent parfaitement l'existence de deux catégories au sein de la petite bourgeoisie: la classe moyenne indépendante (petits patrons du commerce, de l'industrie et de l'artisanat) et la classe moyenne salariée, que distinguent les économistes et les historiens.

Pendant ces années vingt, tous vivent sans inquiétude majeure sur le plan matériel, avec des nuances, sans doute, entre les uns et les autres, mais tous favorisés par l'exceptionnelle croissance économique de l'après-guerre.

"Dès 1924, la production industrielle et le revenu national ont retrouvé leur niveau de 1913. (...) Le niveau de production atteint en 1929 est le même que s'il y avait eu progression régulière de 1913 à 1929 du taux de croissance séculaire réalisé entre 1810 et 1910"¹⁸.

Cette nouvelle prospérité se retrouve dans le mode de vie des petits bourgeois de Grenier: les Béranger ont des employés, ils assistent aux spectacles de la saison lyrique. Raymond, qui se marie en 1924 ou 25 pour perpétuer la tradition familiale de l'usine, part en voyage de noces, le jeune François Laurent de *Ciné-roman* et le jeune Jacques Béranger du *Palais d'hiver* vont au lycée et passent le baccalauréat¹⁹. Elle se traduit aussi par les biens qu'ils possèdent: les Béranger ont une voiture, une Torpédo Citroën B 14, les Colette "un Trois-roues Morgan" et une Voisin. Seuls les déclassés, les Lafforgue, connaissent des difficultés: souvent, ils ne peuvent

16. A rapprocher des romans d'Hervé BAZIN.

17. *Ciné-roman*, op.cit., p. 41.

18. ASSELAIN Jean Charles: *Histoire économique de la France, 2. De 1919 à la fin des années 1970*, Edit. du Seuil, Coll. Points/Histoire, p. 25.

19. "L'enseignement secondaire sera fréquenté presque exclusivement par la bourgeoisie et sa sanction, le baccalauréat, commence à prendre une énorme importance en ce qu'il différencie le fils du bourgeois du fils du peuple", in PÉRONOUX Régine: *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, Ed. du Seuil, Coll. Points/Histoire, p. 382.

faire face aux échéances et, significativement, c'est aux Béranger qu'ils empruntent pour honorer les traites²⁰.

Pourtant la prospérité que connaissent les petits bourgeois de Grenier repose sur des fondements fragiles: la croissance des années vingt a des aspects factices que révélera bientôt la crise. A l'historien actuel, la décennie des années vingt apparaît comme un moment d'échec tout autant que de réussite économique,

“une période transitoire au cours de laquelle les dirigeants des principaux pays n'ont pas su régler les problèmes nouveaux hérités de la guerre et dont les erreurs de gestion ont pour une part préparé la dépression des années trente”²¹.

2) La crise de 1929 et ses effets pendant les années trente.

La Crise de 1929 modifie radicalement les structures économiques. Dans *Le Palais d'hiver*, seule l'entreprise des Béranger, imprimeurs, demeure, et va se maintenir pendant les années trente, ce qui correspond à l'analyse des historiens tels que Jean-Charles Asselain:

“la situation relativement favorable des propriétaires de fonds de commerce contraste, semble-t-il, avec la chute des produits industriels”²².

Les commerces mal gérés, où l'on se contente de stagner derrière son comptoir en attendant d'hypothétiques clients, où l'on n'a aucun sens de la démarche commerciale, de la publicité, vont disparaître.

La confiserie des dames Lafforgue sombre dans le déficit:

“Ces mêmes années, à la confiserie, les clients devinrent de plus en plus rares. Les cars ne déversaient plus de touristes devant le château. La saison des pèlerinages, au cours de laquelle les foules de Lourdes se répandaient dans la région, se réduisait à rien”²³. (...) Les

20. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 103.

21. BERSTEIN Serge, MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1909, Un monde déstabilisé*, op.cit., p. 125.

22. ASSELAIN Jean-Charles: *Histoire économique de la France, 2. De 1919 à la fin des années 1970*, op.cit., p. 83.

23. CHADEFAUD Michel: *Lourdes, Un pèlerinage, Une ville*. Edisud, Toulouse, 1981. “Si, à la veille du premier conflit mondial l'affaire lourdaise se porte bien (933.632 pèlerins en 1913), la reprise ne s'amorce qu'en 1921 (714.077 fidèles) et le pèlerinage marque un palier au cours de l'entre-deux-guerres, en dépit d'une tentative de relance lors du 75ème anniversaire des apparitions (1933). Pourtant, en 1929, après une lente mais continue ascension, la courbe des trains spéciaux avait quasiment retrouvé son niveau d'avant-guerre. La crise dite de 1929, qui ne fit d'ailleurs sentir ses effets qu'à partir de 1931, interrompt cet élan et réduit la portée du 75ème anniversaire. La dépression toucha aussi bien les étrangers que les fidèles nationaux, petites gens enracinés dans le milieu rural” (p. 42).

fins de mois étaient dramatiques, avec les traites impayées, protégées. Mme Lafforgue pleurait et finissait par aller emprunter de quoi faire l'échéance chez les Béranger. La situation était désespérée"²⁴.

La boutique devra être vendue.

Plus tard, Lydia, la fille, fuit Pau et va à Bordeaux. Elle gagne maigrement sa vie en donnant quelques leçons de piano, puis en devenant pianiste dans un cinéma; enfin, en 1939, elle est vendeuse de disques. En 1937, le vieux M. Lafforgue doit quitter son travail de comptable, mais il n'a aucune retraite. Sa femme et lui sont donc contraints de retourner dans leur maison, le seul bien qui leur reste après la vente de leur propriété, et de vivre dans l'inconfort et la frugalité, pour ne pas dire la misère.

Les deux entreprises à structure familiale périssent, celle des frères Colette immédiatement en raison de la faillite d'une banque locale avec laquelle ils travaillaient. Quant à celle des frères Casadebat, elle est restructurée: sa liquidation est retardée par la vente de la maison de famille et la fermeture d'une des deux usines. Mais l'entreprise n'échappe pas à la faillite qui survient en 1933, au moment où les effets de la crise se font le plus durement sentir en France. Une telle évolution reflète la situation générale du pays:

"La classe moyenne indépendante est une des catégories les plus touchées par la crise économique. (...) Les petites et moyennes entreprises (...) appartenant au secteur non protégé (...) sont dispersées, ne disposent que de capitaux limités et se livrent à une concurrence ruineuse. C'est dans ce secteur que l'on enregistre la plupart des faillites et liquidations judiciaires. Celles-ci étaient, en moyenne mensuelle, de 700 environ en 1929; elles atteignent plus de 1100 en 1932 et environ 1250 en 1934-35"²⁵.

Sur le plan individuel, ces mutations entraînent des recyclages complets. Les dames Lafforgue ne travaillent plus, elles déménagent, restreignent encore leur train de vie, et subsistent chichement grâce au maigre salaire du vieux comptable. C'est encore le temps où, par le jeu des connaissances anciennes, les gens de la petite bourgeoisie, comme les frères Colette et Casadebat, peuvent retrouver un emploi. Mais ces nouvelles situations sont ambivalentes: d'une part, elles correspondent à une dégradation de leur statut social — tous perdent leur indépendance et voient leurs revenus baisser —, de l'autre, elles leur permettent de sauver les apparences.

C'est ainsi que Simon Colette devient concessionnaire d'une marque de machines à écrire, René représentant d'une marque de voitures de sport,

24. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 173.

25. BERSTEIN Serge: *La France des années trente*, op.cit., p. 49-50.

“mais il était payé à la commission”, tandis que Gilles, l'ancien polytechnicien, obtient un poste de professeur de mathématiques dans un collège religieux (avant de s'enfuir et devenir clochard à Bordeaux)²⁶.

Paul Casadebat, grâce à une relation, devient mentor d'un duc portugais fantasque et fortuné, situation qu'il garde jusqu'à la mort accidentelle de son protecteur en 1936. Il se convertit alors en représentant de produits pharmaceutiques. En 1933, quand l'entreprise de Pau, rescapée des premiers coups de la crise, fait faillite à son tour, Raymond a quarante-deux ans. Il se remet aux études et parvient à obtenir le poste de percepteur à Asson. Laurent devient contremaître dans une usine de tissages à Bayonne.

Ciné-roman retrace la période de 1934 à 1937 et l'intrigue y est centrée sur une seule entreprise, un cinéma de quartier. Les propriétaires, les Laurent, avaient, jusqu'à la crise, connu la prospérité dans les affaires, mais “(...) par suite de la crise des années trente, des placements se révélèrent désastreux. Jusqu'ici, les Laurent repartaient avec toujours plus d'argent (...) Cette fois, [ils] manquaient de moyens pour fonder une nouvelle entreprise”²⁷. Ils achètent un cinéma de quartier et finissent — pour différentes raisons qui ne sont pas uniquement économiques — par faire faillite; mais là encore, pour ces petits bourgeois, ce n'est pas le naufrage absolu: ils ont la possibilité de revenir à une activité antérieure et, grâce à leurs relations, “ils obtinrent la direction d'un dépôt de charbon en gros”²⁸.

Ainsi, nous constatons que la crise touche et modifie sérieusement la petite bourgeoisie, surtout à partir de 1933-1934. Les entreprises familiales sombrent, et leurs anciens propriétaires sont condamnés à des solutions de fortune. Mais, grâce à leurs relations, ils en trouvent et se maintiennent dans la même classe sociale, un cran plus bas. Seuls échappent à cette règle Gilles Colette, pour des raisons strictement personnelles, et les Lafforgue: leur milieu, celui de la grande bourgeoisie terrienne, a probablement connu la même débâcle qu'eux.

Cet échantillon de la société que décrit Grenier est représentatif de l'histoire économique de la France des années trente:

“Les fortunes moyennes sont devenues moins nombreuses; mais globalement, la concentration des patrimoines ne semble pas avoir varié de façon appréciable par rapport à 1913. Les changements essentiels sont d'ordre qualitatif: “*la fortune acquise, écrit A. Dau-mard, est devenue précaire. L'instabilité menace tous les possédants, même les plus riches, même les plus informés*”²⁹.

26. C'est un point que Roger GRENIER mentionne plusieurs fois (cf. *Le Palais d'hiver*, p. 172, pour les frères Colette).

27. *Ciné-roman*, op.cit., p. 41-42.

28. *Ibid.*, p. 233.

29. ASSELAIN Jean-Charles: *Histoire économique de la France*, op.cit., p. 81-82.

A la même époque, les effets de la crise sont bien plus dramatiques pour les couches sociales qui se trouvent en-dessous de la petite bourgeoisie, comme le montre le marathon de la danse dans *Ciné-roman*.

II. La petite bourgeoisie, classe charnière au sein de la société provinciale.

Si tous les personnages appartiennent typiquement à la petite bourgeoisie, et continuent tant bien que mal à s'y maintenir en dépit des avatars de la crise, comment se placent-ils, eux-mêmes, dans le panorama social général? Quelle conscience ont-ils de leur classe? Pour le savoir, nous allons chercher à les situer par rapport aux autres groupes sociaux, examiner comment ils se perçoivent eux-mêmes, le regard qu'ils portent sur les autres et la façon dont ils sont considérés par les autres classes.

1) La petite bourgeoisie face à l'aristocratie

Dans toute ville, on peut constater une répartition sociologique des quartiers. *Le Palais d'hiver* et *Ciné-roman* rendent compte de ce fait; mieux, le romancier en tire parti, comme on le verra.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, Pau a connu un développement important en devenant une ville thermale à la mode, fréquentée l'hiver par un grand nombre d'Anglais fortunés³⁰. On a donc construit de somptueux palaces, et ces Anglais eux-mêmes se sont souvent fait bâtir de magnifiques villas, au milieu de vastes parcs, anglais évidemment. Ces villas ont été édifiées un peu à l'écart du centre, ou sur les côteaux exposés au sud, ou encore le long de l'avenue Trespoey, face aux Pyrénées; en tout cas, selon une implantation qui ne doit rien au hasard³¹. Ainsi s'est constitué un quartier, ou plus exactement un tissu urbain très riche, peuplé souvent de façon saisonnière par une haute aristocratie anglaise, vivant sur un grand pied et selon ses propres mœurs. Ces riches oisifs ont, par exemple, introduit les courses de chevaux, la chasse au renard et le golf³². Sans entrer dans le détail du développement économique, on comprendra que le commerce a prospéré, grâce à eux, que des activités sont nées pour eux, autour d'eux. Le percement d'un grand boulevard face aux Pyrénées, la

30. TUCOO-CHALA Pierre: *Pau, Ville Anglaise*, éd. SNERD, Pau, 1979.

31. MATHIEU Antoinette: "Les grandes villas de Pau: origine et développement géographique", *Revue de Pau et du Béarn*, no 7, 1979.

32. DECAMPS Danielle: "Le Pau-Hunt et la chasse au renard (1840-1944)", *Revue de Pau et du Béarn*, No 8, 1980 et "Les sports hippiques à Pau à la Belle-Epoque", *Ibid.*, No 7, 1979.

construction du Palais d'Hiver³³, la reconstruction du théâtre Saint-Louis et l'organisation des spectacles sont des conséquences directes de cette présence anglaise dans la ville.

Cette micro-société, qui a été si déterminante à plus d'un titre pour la ville, a pourtant fonctionné en circuit très fermé: à moins d'appartenir à l'aristocratie nobiliaire française, celle-là même qui fournit aussi de nombreux notables, on n'y était pas admis³⁴.

La petite bourgeoisie vit loin de ce monde, dans un autre secteur de la ville. Tout au plus va-t-elle parfois se promener, en touriste privilégié, dans ce quartier luxueux, et admirer, de loin, les somptueuses demeures d'un univers totalement étranger. A l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire au lendemain de la guerre 1914-18, les Anglais s'intéressent moins à Pau. Ils lui préfèrent désormais les riches stations balnéaires de la Côte d'Azur et de la Riviera. En fait, cela ne change pas — pas encore —³⁵ grand chose pour la petite bourgeoisie, mais elle a la nostalgie de cette présence tout à la fois étrangère, quasi mythique et flatteuse.

“Les Béranger restent fiers d'avoir, du temps des mondanités paloises, imprimé un journal de luxe, *Pau Society*, qui contenait la liste des résidents dans les hôtels, des arrivées, des départs, le programme des fêtes du Palais d'Hiver, des échos sur le Cercle Anglais et le golf. Mais ceux que Mme Béranger appelle les “gens chics” sont partis pour toujours. La ville s'est démocratisée”³⁶.

2) La petite bourgeoisie face à la “bonne” bourgeoisie

Dans *Ciné-roman*, il est surtout question de la “bonne” bourgeoisie, celle des professions libérales, des commerces très riches dont on est propriétaire ou directeur. Cette société habite dans des villas ou des immeubles cossus, en ville, impériativement. Un pont sur le Gave de Pau, au pied du

33. Quelques précisions sur ce lieu qui a donné le titre du roman: “Le Palais d'hiver est une immense verrière oblongue qui ressemble au Crystal Palace de Londres. Deux clochetons le dominant. A l'intérieur poussent les palmiers, des plantes vortes. (...) Les palmiers et les plantes forment un anneau. L'extérieur de l'anneau est une galerie, une promenade. On y voit des belles sur des rocking-chairs, un peu comme sur le pont d'un paquebot. On y trouve des vitrines de joailliers, de couturiers, de parfumeurs. L'intérieur de l'anneau est une salle de danse. On appelle aussi le Palais d'Hiver: le Palmarium. Derrière, du côté opposé aux Pyrénées, une aile contient un théâtre, et les salles de boule, de roulette et de baccara”. (*Le Palais d'Hiver*, p. 77). Ce lieu exerçait un véritable charme, et lorsqu'il fut détruit (1928), plusieurs habitués décidèrent de n'y plus jamais revenir. Roger GRENIER l'utilise à la fois comme lieu et comme symbole.

34. *Ibid.*, p. 110.

35. Il est évident que ce départ des Anglais aura des incidences sur la vie économique de la ville. GRENIER, in *Le Palais d'hiver*, p. 61.

36. *Ibid.*, p. 61.

château, marque la frontière avec le début du faubourg méprisé où il ne faut ni habiter, ni aller, ni choisir ses relations.

“Au lycée, les copains de François avaient constitué une bande, une coterie. (...) Ils se réunissaient aussi dans une chambre de bonne (...) Cette chambre était prêtée par les parents de l'un d'eux qui habitaient une des maisons faisant le coin du fameux pont (...) sur la bonne rive. On n'avait pas besoin de traverser, on restait dans la partie noble de la ville”³⁷.

Quiconque, pour une raison ou pour une autre, dépasse le pont, se décline et s'expose aux conséquences. Quiconque est domicilié au-delà de ce pont ne peut être introduit, encore moins admis, dans cette société bourgeoise³⁸. On y reste entre gens “respectables” et

“personnes convenables. Ainsi se renforçaient préjugés sociaux et réflexes de classe. On apprenait très jeune à être ignoble”³⁹.

Là encore, c'est une société très fermée, très rigide, qui veut se maintenir, se reproduire telle quelle, et qui en prend les moyens. S'il arrive à certaines familles de cette “bonne” bourgeoisie de recevoir des gens de la “petite”, c'est à titre de faire-valoir, dans la limite exacte du paternalisme qui ne l'inquiètera pas dans ses fondements tout en lui donnant bonne conscience.

3) Panorama de la petite bourgeoisie

La petite bourgeoisie, quant à elle, vit dans un quartier très délimité du centre-ville. Comme le montre le plan en annexe⁴⁰, le territoire qu'elle occupe est exigu. Il est rare qu'elle s'en éloigne. Lorsqu'elle en sort, elle reste dans la proche banlieue, en dépit des possibilités qu'offrent les voitures.

Les maisons de ce groupe social sont celles des familles Lafforgue et Béranger dans *Le Palais d'hiver*, de la famille Laurent dans *Ciné-roman*. C'est une demeure ancienne, l'hôtel bâti par un seigneur de la cour du grand-père d'Henri IV qui abrite le domicile privé et le commerce des Lafforgue:

“Quand il faut aller payer le terme à la propriétaire, qui occupe le

37. *Ciné-roman*, op.cit., p. 116-117.

38. Cf. “Pau dans les romans de Roger GRENIER”, op.cit., p. 10.

39. *Ciné-roman*, op.cit., p. 119.

40. Voir plan de Pau, Annexe III. Ce plan date de 1925. Sur ce plan, nous ne notons que le périmètre et les (rares) déplacements des personnages du *Palais d'hiver*. Il va de soi que la petite bourgeoisie vit aussi dans d'autres rues. Mais l'exemple du *Palais d'hiver* est tout à fait représentatif.

dernier étage, Lydia gravit de majestueux escaliers de pierre. La confiserie occupe une aile. Dans l'autre se trouve une petite imprimerie dont on entend les machines, battant sourdement comme un gros cœur fatigué. Une porte cochère sépare les deux boutiques. Elle donne sur une cour ronde, aux pavés pointus entre lesquels pousse un capitonnage de mousse"⁴¹.

Lorsque les Lafforgue vendent la confiserie, ils sont obligés de quitter l'hôtel pour un petit trois pièces, un simple appartement en étage.

A leur tour, les Laurent viennent s'installer dans une petite maison qu'ils louent:

"...dans le salon étriqué (...) il regardait les meubles, le papier peint collé sur les murs que l'on savait trop minces et, par la fenêtre, les branches du maigre pommier qui réussissaient à couvrir de leur ombre le jardin grand comme un mouchoir de poche..."⁴²

Dans le premier cas, il s'agit d'un immeuble "déchu": après plusieurs siècles, l'hôtel particulier, devenu immeuble de rapport, a été découpé en appartements; encore ces appartements se trouvent-ils à l'arrière, ou en étages, les commerces occupant les façades. Dans le deuxième cas, c'est l'exiguïté des lieux qui est soulignée.

Là encore, on vit en vase clos. Dans *Le Palais d'hiver*, les principaux protagonistes — qui appartiennent comme on l'a dit à la petite bourgeoisie — forment, eux aussi, une petite "bande" dont Mme Béranger est à la fois le centre de gravité et de gravitation. Ces gens ne se déplacent qu'en groupe et nous les retrouvons toujours ensemble au cours de leurs sorties, que ce soit au pique-nique, au bal costumé du Palais d'Hiver, aux concerts Place Royale, aux courses de chevaux, au rugby ou au mariage de Raymond Casadebat. Certaines de ces manifestations de la vie sociale du groupe sont longuement décrites, d'autres juste évoquées. Outre les mœurs de cette classe, le romancier-narrateur éclaire et commente le fonctionnement de ces relations humaines.

"Les liens de famille et d'amitié se démontrent surtout par des fêtes. Ces cérémonies apparentent le petit - bourgeois français du XIX^e et du début du XX^e siècle aux primitifs décrits par les ethnologues. On reçoit la famille à l'occasion des baptêmes, des premières communions, des mariages, voire des enterrements. (...) Les liens avec les amis se traduisent également par des cérémonies: dîners, fêtes, soirées que l'on commence à appeler surprise - parties"⁴³.

41. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 48.

42. *Ciné-roman*, op.cit., p. 50.

43. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 57-58.

Si les Béranger n'hésitent pas à choisir leurs amis parmi les clients de l'imprimerie, les Lafforgue, eux, restent isolés dans la nostalgie de leur ancienne condition, et refusent de se lier avec les gens qui fréquentent leur magasin.

4) La petite bourgeoisie face aux classes inférieures

La petite bourgeoisie vit donc, comme les autres classes sociales déjà examinées, repliée sur elle-même. Elle regarde parfois vers le haut, mais de loin, sans jamais être admise à se mélanger. Dans une société si hiérarchisée, si cloisonnée, où le regard d'autrui compte tant, puisqu'il renseigne immédiatement sur les positions sociales respectives, la petite bourgeoisie, qui est en-dessous de l'aristocratie française et étrangère et en-dessous de la grande bourgeoisie, a absolument besoin de regarder plus bas qu'elle dans l'échelle sociale pour se rassurer. A une époque où tout le monde est d'accord pour penser que la dignité, la respectabilité se mesurent à la situation sociale, elle regarde plus bas pour conserver la certitude que son rang n'est pas le dernier.

Comme nous l'avons constaté, le personnel (c'est-à-dire les ouvriers) est invité à fêter les événements marquants de la vie des petits bourgeois, chose totalement impensable dans les catégories plus élevées. Toutefois le rapport n'est pas celui de la parité: la distance existe, y compris dans le vocabulaire — Mme Béranger parle des "petites ouvrières" —, mais elle n'empêche pas un rapprochement momentané et amical. C'est, sans le mépris, en toute bonne conscience et par simple réflexe de classe, une forme du paternalisme. S'il n'est pas question qu'on se regarde comme égaux, si la petite bourgeoisie attend de la déférence, il arrive quand même qu'elle ait une forme d'estime pour les ouvriers sérieux et méritants, ceux qui ne contestent pas l'ordre social et acceptent l'idée qu'à force de sérieux et d'efforts individuels, ils amélioreront leur position et graviront un degré dans la société. Voilà probablement une illustration de ce que les historiens appellent la philosophie sociale de la classe moyenne. Certes, les deux classes ne vivent pas ensemble, elles ne se mélangent pas, mais il leur arrive de se rencontrer un peu.

Ce n'est pas le cas entre la petite bourgeoisie et la population espagnole misérable qui vit très près d'elle, dans un quartier ghetto, le Hédas, et qu'on ignore, qu'on méprise:

"...on apercevait des masures où vivait un peuple d'Espagnols misérables. Les Palois ne s'aventuraient jamais dans cet abîme (...). Qui songerait à se comparer à ces Espagnols, ou même à les considérer comme des hommes?"⁴⁴.

44. Ibid., p. 41-42.

L'attitude du petit bourgeois à l'égard de l'immigré est illustrée par l'anecdote suivante: lorsque Julienne, sa bonne, est enceinte d'un ouvrier espagnol, Mme Béranger lui rappelle "qu'il n'est pas chez (lui) ici" et lui donne une semaine pour réparer ses torts. Comme il renâcle, elle le fait convoquer au commissariat et il obtempère (Chapitre XXIII).

Les deux romans de Grenier décrivent un monde très hiérarchisé, très rigide, sans mobilité sociale, où la conscience des classes est forte. Chacune vit repliée sur elle-même, avec une perception immédiate de la supériorité et de la différence, et applique les lois non écrites d'un fonctionnement social que personne, dans le vaste ensemble qu'est la bourgeoisie, ne cherche à contester.

La petite bourgeoisie accepte cette structure. Mieux, elle s'y conforme totalement. La règle tient en peu de mots: que chacun garde sa place, reste à sa place, et assume les obligations que sa place implique. Chercher à s'introduire, c'est courir le risque d'être brutalement exclu, ce que Roger Grenier montre dans le cas de Simone Daillan "qui n'avait pas très bonne réputation" et de plus habitait un quartier mal famé⁴⁵.

Si la petite bourgeoisie a des contacts avec la classe immédiatement inférieure, c'est qu'elle a besoin de faire-valoir; aussi la traite-t-elle sans mépris. Lorsque les événements économiques la déstabilisent, elle met beaucoup d'énergie à tenter de demeurer ce qu'elle était. L'expression "sauver les apparences" revient sans cesse, probablement parce que c'est l'essentiel pour elle. Jamais elle ne remet en question cet ordre du monde venu du XIX^e siècle. A cet égard, au moins, elle apparaît comme un monde révolu.

III. Les structures mentales de la petite bourgeoisie provinciale pendant l'entre-deux-guerres.

Avant la grande dépression consécutive à la crise de 1929, la guerre de 14-18 avait déjà radicalement modifié le monde et les façons de penser. Comment se situe la petite bourgeoisie provinciale à cet égard? Pour préciser notre connaissance de ses structures mentales, nous analyserons son comportement face aux grands événements historiques, ses mœurs, ses opinions et ses jugements moraux.

1) Attitude devant quelques événements historiques

Dans les années vingt, la petite bourgeoisie s'efforce comme les autres classes d'oublier le cauchemar de la Grande Guerre. C'est, ainsi que l'écrivit

45. *Ciné-roman*, op.cit., p. 119-120.

Roger Grenier, "le joyeux carnaval des années folles". M. Béranger aime la fête comme les autres, mais "il a fait 1914. Il n'oublie pas"⁴⁶ et chaque Toussaint il fait au cimetière une visite rituelle. Il oubliera si peu qu'en 1940 il deviendra, comme d'autres, partisan du Maréchal Pétain, par fidélité au grand chef des années 14-18.

L'Histoire surgit à nouveau dans la vie des gens avec la crise et ses terribles conséquences. Ils en parlent beaucoup, mais souvent, sans comprendre même la nature des processus dont ils sont témoins.

"En commentant les bouleversements que la crise provoquait autour d'elle, Mme Béranger n'invoquait pas des raisons économiques, mais psychologiques. Un mot revenait dans ses propos: "la mentalité". De nos jours, on n'avait plus la même mentalité qu'autrefois"⁴⁷.

Leur incompréhension est due, pour partie, au fait que la crise frappe tardivement la France, et que les Français s'en sentent relativement préservés pendant les premières années. Leur pays leur semble encore

"un îlot de prospérité dans un monde en crise". (...) La crise mondiale est perçue comme la crise du grand capitalisme et les Français considèrent qu'ils ont su échapper au mirage du gigantisme à l'américaine, préserver un certain équilibre entre les activités nationales, demeurer fidèles à la petite et la moyenne entreprises à l'échelle humaine; autrement dit, le maintien de la prospérité économique est la récompense de leur sagesse"⁴⁸.

Mais ce sont bientôt les années trente où l'Histoire va bouleverser leur vie. En juillet 1932, le journal local annonce sur un panneau le résultat des élections en Allemagne où le parti national-socialiste vient d'enlever plus du tiers des sièges.

"Les passants regardaient l'affiche et repartaient sans faire beaucoup de commentaires. (...) Gênés, parce qu'il est difficile de savoir quelle contenance faire devant une mauvaise nouvelle, les gens qui avaient lu le panneau s'en allaient dans la chaleur étouffante de juillet 1932, en cherchant l'ombre"⁴⁹.

En quatre ans, les événements dramatiques vont s'accumuler: arrivée au pouvoir d'Hitler, menaces de guerre, chômage, manifestations sanglantes à Paris, guerre civile espagnole, etc... Les romans les signalent, mais ils

46. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 135.

47. *Ibid.*, p. 177.

48. BERSTEIN Serge: *La France des années trente*, op.cit., p. 26.

49. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 191.

montrent aussi que tout cela se passe loin du milieu des petits bourgeois, loin de leur province, loin de leur vie quotidienne. Sans doute ressentent-ils la gravité de la situation; sans doute sont-ils inquiets, angoissés par les temps qu'ils vivent et les lendemains qui les attendent. Mais ce ne sont que des sentiments, non des analyses qui porteraient à l'engagement. Ils n'ont pas la conscience aiguë de la signification des événements historiques qui viennent bousculer leur vie et n'en tirent aucune conclusion militante. Ils sont plutôt éberlués devant l'accélération de la vie politique et la radicalisation de certains groupes sociaux. Ainsi les Laurent, confrontés à une réunion d'anarchistes:

“D'où sortait tout ce public? (...) [Ils] ne comprenaient plus. Quelque chose s'était mis à vivre en dehors d'eux, contre eux finalement, sans qu'ils s'en doutent. Et c'était toute cette vie ailleurs, nouvelle, inconnue, illicite...”⁵⁰

En fait, sans être sots ni lâches, les tenants de la petite bourgeoisie sont dépassés par le cours des choses, par le rythme des mutations et l'élargissement considérable du champ de la vie politique. Ils vivaient à l'échelle régionale, dans un univers relativement clos, dont la tête, Paris, influençait leur vie, mais de loin.

“On avait beau être en plein Front Populaire, ici, c'était le bout du monde, ces histoires (...) étaient bonnes pour Paris (...). Ici il ne se produirait jamais rien, et l'on pouvait toujours chercher un ouvrier sachant ce que c'est que le communisme, puisque les bourgeois eux-mêmes n'en savaient rien”⁵¹.

Loin, c'est le maître-mot qui revient souvent dans les romans de Grenier. Les petits bourgeois sont désormais plongés dans un monde dont les ressorts et les règles leur sont totalement inconnus et, de toute façon, leur semblent pernicieux, funestes. Survivants d'un monde disparu avec la guerre de 14-18, ils n'ont plus ni leurs points de repère, ni leur rythme.

2) Un système de pensée suranné

Nous retrouvons cette désadaptation au monde dans tous les domaines. En fait, les personnages qui nous occupent sont nés au XIX^e siècle, aux alentours de 1870 pour les Lafforgue, de 1880-1885 pour les Béranger. Les Colette et les Casadebat sont tous plus vieux que Lydia Lafforgue qui est née en 1899. Tous appartiennent à la catégorie des actifs, qu'ils soient déjà

50. *Ciné-roman*, op.cit., p. 176.

51. *Ibid*, p. 173.

largement adultes ou le deviennent, comme Lydia, au lendemain de la guerre de 14-18. Le simple examen de cet état - civil indique qu'ils ont dû construire leurs idées, leurs systèmes de pensée pendant le XIX^e siècle et son ultime développement: la Belle Epoque. Ils entrent dans l'après-guerre avec un système qui date d'avant la guerre, c'est-à-dire d'un autre temps.

Cela ne veut pas dire qu'ils soient rétifs devant les changements. Ils adoptent facilement un grand nombre des nouveautés que le monde "moderne" leur propose, la technique, par exemple: voitures, équipements domestiques, radio, cinéma.

"Chaque année apporte une nouveauté (...). Ainsi la vie quotidienne toute entière se trouve placée dans la dépendance du progrès technique: la machine devient un auxiliaire de chaque jour (...). Cette présence de la technique (...) ne cesse de s'accroître"⁵².

Paul Casadebat fabrique un poste de TSF, et tout son entourage s'émerveille des résultats. En effet, selon les historiens Duby et Mandrou:

"(...) La radio diffuse quotidiennement les nouvelles de toutes sortes avec la plus grande efficacité, assiégeant l'auditeur du matin au soir"⁵³.

Le cinéma, lui, exerçant une véritable fascination sur le public des années trente, occupe une place prépondérante tant dans la société de cette époque que dans le livre de Grenier intitulé "ciné-roman", surtout quand la parole s'ajoute à l'image. Le côté magique du cinéma est importé par les films américains d'Hollywood et leurs grands acteurs: "Clark Gable, Mirna Loy, Greta Garbo, John Gilbert, Joan Crawford, Laurel et Hardy, Norma Shearer, Wallace Beery, Marion Davies..."⁵⁴. Les portraits de ces vedettes en couleur sur les affiches attirent et fascinent le public.

"(...) Le cinéma attire toutes les classes sociales, les publics les plus raffinés et les plus incultes. Les quelque deux mille salles du cinéma commercial (environ deux millions de places) (...) sont devenues pendant ces vingt ans [1919-1939] les lieux de spectacles les plus fréquentés: cet art nouveau, (...) est devenu, en quelques années, le spectacle le plus apprécié"⁵⁵.

52. DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, op.cit., p. 296.

53. Ibid, p. 306.

54. *Ciné-roman*, op.cit., p. 55.

55. DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, op.cit., p. 328.

Lorsque les Lafforgue s'installent à Pau, la chambre de Lydia est aménagée au goût du jour:

"Pas de lit, un divan, jonché de coussins de satin orange, de poupées et de pierrots en étoffe. Au milieu de la chambre, une table ovale, aux pieds très frêles, est entourée de deux petits fauteuils et de deux chaises au dossier ovale, rembourrés de velours violet cerné d'un galon d'argent. (...) Près du divan, la lampe de chevet, en fer forgé, représente une rose, au bout de sa tige ployée"⁵⁶.

A tel point que:

"Devant la chambre de Lydia, ses parents et leurs amis ont toujours ce mot: — C'est du moderne!"⁵⁷

Ceci confirme l'influence du cinéma sur le public, en particulier sur la jeune génération de l'époque qui veut évoluer chez elle dans le même décor de vie que les acteurs: décor hollywoodien, copié des films ou des photos des villas hollywoodiennes de leur idôle dans les revues. Lydia lit *Vogue*, *L'Illustration*⁵⁸, en admire les images. Les Laurent de *Ciné-roman* envoient leur fils au ski, alors que c'est encore un sport d'élite. Les vêtements et les sous-vêtements de Lydia, les seuls souvent décrits sont ceux d'une jeune fille d'aujourd'hui et paraissent

"tout-à-fait simplifiés et modernes à des gens qui, comme eux, (Gilles et Lydia) gardaient un lointain souvenir d'avant 1914"⁵⁹.

Raymond Casadebat joue au piano, pour toute la bande, des airs à la mode, Léon Lavie, l'opérateur de "Magic Palace", distrait le public de la salle en lui faisant écouter des disques et de la rengaine à la mode. "M. Chevalier, Ch. Trenet, T. Rossi en sont les têtes de file, les vedettes nationales"⁶⁰. Nous pouvons ainsi déceler plusieurs signes de leur "modernité". Mais cela ne constitue pas l'essentiel.

En effet, si nous considérons leurs goûts littéraires, ils débattent des mérites respectifs de Claude Farrère et de Pierre Benoît, par exemple, et n'ont pas la moindre idée des remises en question du surréalisme, de la production des grands romanciers connus ou qui se révèlent alors. Le salon

56. *Le Palais d'hiver*, op.cit., 47.

57. *Ibid.*, p. 48.

58. Depuis 1843, *L'Illustration* est la revue qui se préoccupe de l'éducation des masses, in ZELDIN Théodore: *Histoire des passions françaises 1848-1945, Ambition et Amour*, op.cit., p. 113.

59. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 219.

60. DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, op.cit., p. 324.

littéraire de M. Tournade est confiné, limité. Sur ce point aussi, ils sont loin, loin du mouvement de la vie, loin des révoltes, des préoccupations et des innovations de l'après-guerre, en dehors de ce que les historiens appellent "la culture de l'élite".

Ils continuent à vivre dans un monde à l'horizon borné: il est rare qu'ils quittent Pau. S'ils se déplacent, leurs sorties ne les emmènent jamais au-delà d'un rayon de quinze kilomètres environ. Un périple d'une centaine de kilomètres reste pour eux une véritable expédition, ainsi que le révèle le récit de Simone Casadebat au retour de son voyage de noces à Biarritz. "J'ai vu la mer. (...) C'est impressionnant. La mer, il faut avoir vu ça"⁶¹. Pour elle, parcourir cette distance est un événement. Cependant, les historiens Duby et Mandrou affirment que pendant cette période — de l'entre-deux-guerres — l'évolution des transports facilite les déplacements, qui sont devenus plus rapides, plus fréquents et moins coûteux. Les Français profitent des congés payés (par la loi de 1936), des week-end, pour voyager et connaître leur pays; les voyages transatlantiques étant réservés à une petite minorité audacieuse et disposant de plus importants moyens financiers⁶².

La mentalité des petits bourgeois de Grenier est encore celle du XIX^e siècle, nous l'avons déjà vu, pour les rapports sociaux, mais c'est également vrai dans le domaine des mœurs et de la morale. Ils ont reçu, et totalement assimilé, un certain nombre de jugements tout faits qu'ils tiennent implicitement pour l'ordre du monde, pour la vérité immuable. Ils les créent, les appliquent, les subissent. Ils disposent ainsi d'une espèce de mode d'emploi de la vie qui a prévu toutes les situations et déterminé les conduites à tenir, les sentiments à éprouver, les jugements à prononcer. Cela explique l'énorme succès commercial des magazines destinés à la vie des familles et des manuels de savoir-vivre qui enseignent, depuis l'époque de Louis Philippe, les bonnes manières et le fondement de la vie bourgeoise: l'éducation. Comme l'affirme le philosophe Goblot:

"(...) l'éducation crée et maintient la distinction des classes; mais le mot *éducation* prend ici un sens nouveau et étroit. Il s'agit de l'éducation qui classe, non de celle qui développe le mérite personnel. (...) La bourgeoisie a la prétention d'être une *élite* et d'être reconnue pour telle; l'éducation s'applique à lui en donner les apparences"⁶³.

61. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 129.

62. DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, op.cit., p. 301-302.

63. PERNOD Régine: *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, op.cit., p. 383.

Cela explique également l'espèce de théâtralisation permanente de la vie: toutes les situations ont une mise en scène réglée dont il est capital de respecter le déroulement. Le personnage de Mme Béranger est celui qui incarne le mieux cet héritage et ce fonctionnement.

Tous les personnages s'appliquent à se conformer à cette échelle des valeurs, à cet ordre du monde. On le respecte ou on le transgresse, voilà le principe de la sagesse ou de la folie, de la morale ou du scandale. Ce qui, aujourd'hui, apparaît comme une contrainte ou une forme d'aliénation, n'est pas ressenti par ces petits bourgeois comme insupportable. Il va de soi, pour eux, que l'individu doit d'abord se conformer à ce que le regard social attend de lui et qu'il est soumis à la sanction de l'opinion publique. Lydia le démontre: devenue la maîtresse de Gilles Colette, elle attend un enfant. Elle cache sa situation autant qu'elle le peut, puis elle l'avoue à ses parents. Leur seule inquiétude est alors de cacher le scandale: Lydia se terre seule, dans la campagne, et l'on fait croire qu'elle soigne une parente malade. Lorsque l'enfant naît, elle l'abandonne. Elle se sacrifie pour sauver sa réputation et l'honneur de sa famille vis-à-vis de l'opinion publique. Elle ne songe même pas à contester. Et souvent, elle justifie par ses propres paroles les préjugés qui entravent sa vie personnelle, ses goûts, ses choix. Elle aurait voulu, par exemple, faire le Conservatoire et devenir cantatrice. Ses parents le lui ont interdit au nom des préjugés sur "l'artiste". Lorsqu'elle est enceinte, Grenier constate:

"Il lui vint la pensée que faire un enfant illégitime la rapprochait des grandes actrices du passé. Elles avaient dû connaître, pour la plupart, des accidents de ce genre. Lydia rejoignait ainsi, sans même s'en rendre compte, les préjugés qui avaient fait obstacle à sa vocation"⁶⁴.

L'individu ne peut avoir de droits, c'est-à-dire chercher à se réaliser, que dans le cadre de l'image sociale qu'il doit donner sous peine de scandale et d'exclusion.

Il arrive, évidemment, que les individus transgressent les règles, mais tous le font en secret: Gilles Colette, par exemple, préservera longtemps l'image de l'époux et du père de famille. Ses amours restent clandestins. Dans un monde où le regard d'autrui pèse si lourd, tous les "fautifs" se préoccupent beaucoup de sauver les apparences.

Le fait qu'ils prennent leur mode de vie pour l'ordre immuable du monde explique leur sérieux en toutes circonstances, y compris l'organisation des divertissements. Ils ne connaissent ni le doute, ni la dérision. A cet égard, la guerre de 14-18 ne leur a donné aucun recul, ne leur a rien appris. La guerre

64. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 147-148.

finie, ils n'ont eu qu'une envie: oublier le carnage et retrouver la vie d'avant ces quatre ans de malheur. Puisqu'ils se situent implicitement dans la Vérité, ils ne remettent rien en question. Lorsque le rythme de l'histoire social et politique s'accélère, que le cadre de vie n'est plus régional, mais national, voire mondial, que les mœurs changent, c'est pour eux le monde qui se défait. Ils ont le sentiment d'avoir perdu quelque chose de fondamental. Et, en réalité, c'est eux-mêmes qui sont perdus dans ce nouvel environnement où les voilà inadaptés.

CONCLUSION

Dans cette étude nous nous sommes efforcés d'analyser l'évolution de la petite bourgeoisie provinciale française de l'entre-deux-guerres, en nous référant à des paramètres socio-économiques décrits par Roger Grenier dans le *Palais d'Hiver* et *Ciné-Roman*. Nous constatons que ces deux romans, écrits, l'un en 1965, l'autre en 1972, constituent une représentation fiable de la réalité de l'époque.

En effet, l'auteur, qui est issu de cette petite bourgeoisie provinciale et dont la jeunesse correspond exactement à cette période, témoigne des réalités historiques, économiques et socio-politiques de son époque.

A condition de faire la part des transpositions romanesques, nous remarquons que derrière les principaux personnages se range toute une catégorie d'individus qui, à en juger par leur conception de la vie, font indubitablement partie de la petite bourgeoisie provinciale, qui, dans cette période de l'entre-deux-guerres, est incapable de s'adapter au changement. Changement dans sa façon de vivre — conséquence de la guerre 14-18 — et qui provoque un véritable bouleversement dans sa mentalité.

Ces petits bourgeois ne le comprennent pas et ils le refusent, étant toujours très attachés à leurs habitudes d'avant la guerre; aussi continuent-ils à vivre comme au XIXe siècle, avec les principes de vie de cette époque, révolue qu'ils veulent absolument, sinon pouvoir conserver, faire du moins durer le plus longtemps possible. Très éloignés de la réalité parisienne — dans cette période d'anxiété, d'instabilité mais aussi, contradictoirement, d'immobilité et d'attente —, ils ne réalisent pas qu'ils sont à la veille d'une deuxième guerre mondiale et de l'un des plus grands drames de l'humanité. Les Français avaient l'impression d'être intouchables. Ces petits bourgeois, pour la plupart isolés dans leur province, sont "hors du temps", continuant à vivre comme avant la guerre, au jour le jour; leurs seules préoccupations étant leur travail, leur vie familiale et distractions ou petits voyages qu'ils commencent à pouvoir entreprendre grâce au progrès dans le domaine des transports.

Durant cette période, appelée aussi "les années folles", ils n'attachent pas beaucoup d'importance à la politique ni aux actualités qui leur parviennent avec plusieurs semaines de retard. Par exemple, l'écrivain rapporte:

"(...) Les actualités vieilles de plusieurs semaines (...)"⁶⁵

L'historien le confirme:

"L'image de marque que donne Paris n'est pas celle de tout le pays. La province suit de très loin, parfois scandalisée, ou amusée, ou timidement imitatrice (...) La petite bourgeoisie a directement ressenti le renversement des valeurs qu'a apporté la guerre, mais c'est le plus souvent pour le condamner"⁶⁶.

Sur le plan économique, si la petite bourgeoisie retrouve sa place et ses activités d'avant la guerre — sitôt celle-ci terminée, comme l'ensemble de la société, elle est durement marquée par la crise, surtout à partir de 33-34. Bien des petites entreprises familiales disparaissent et les anciens petits patrons deviennent des salariés. Il n'y a pas de place pour la gestion molle, fantaisiste, comme c'était souvent le cas à la Belle-Epoque. En ce sens, l'après-guerre marque le véritable début du XXe siècle.

"Jamais la fortune n'a paru aussi instable (...), voilà que la fortune bourgeoise, ébranlée aussi par la guerre, s'effrite en partie sous les coups de la seconde révolution industrielle. (...) La rente fond, sans que les rentiers réalisent bien pourquoi cette quiète ressource des coupons (...) s'évanouit si rapidement (...) et le régime retraite des fonctionnaires fait des envieux ceux-là même qui s'en gaussaient vingt ans plus tôt"⁶⁷.

Conservant une aisance tout de même très supérieure à celle des classes populaires, la petite bourgeoisie a senti l'amenuisement de son train de vie, surtout dès 1936. Elle continue cependant à se distinguer, — sinon par l'habillement comme autrefois et l'adoption de quelques transformations techniques du monde moderne (nouvelles modes, nouvelles musiques) — par sa façon de vivre et ses "principes": les Lafforgue appellent leur fille Adélaïde

65. *Ciné-roman*, op.cit., p. 32.

66. AMBROSI Christian, AMBROSI Alrette: *La France 1870-1981*, éd. Masson, coll. Un siècle d'histoire, Paris, 1981, p. 209.

67. DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, op.cit., p. 315.

“...par tradition, en souvenir d'une aieule (...) et parce que ses parents trouvaient ce prénom distingué”⁶⁸.

“Distingué”: un des nombreux termes du vocabulaire de la classe bourgeoise. Lydia symbolise parfaitement cette double appartenance: elle porte des sous-vêtements modernes (qui scandalisent sa mère) mais elle garde son chignon.

“La barrière sous toutes ses formes, celle du diplôme comme celle de la limite d'âge, de la frontière nationale, de la propriété privée ou du 'quartier réservé', tel a été le trait le plus profond, la note permanente de la civilisation bourgeoise jusqu'à notre temps, et c'est parce que la France a été plus bourgeoise qu'aucune autre nation, que ce trait a été plus évident chez nous que partout ailleurs”⁶⁹.

Mais la petite bourgeoisie provinciale voit que le monde change et que les événements se précipitent. Elle adhère si complètement à un système de valeurs qui la détermine, et qui est celui de la bourgeoisie dans son ensemble, qu'elle ne peut que ruser avec le système. Elle ne sait pas prendre du recul pour comprendre et s'adapter. Elle arrive à la fin des années trente dans le désarroi, avec le sentiment qu'un art de vivre et une morale sont à tout jamais perdus.

68. *Le Palais d'hiver*, op.cit., p. 15.

69. PERNOD Régine: *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, op.cit., p. 488-489.

ANNEXE I

BIOGRAPHIE de ROGER GRENIER

Roger GRENIER est né en 1919. Sa famille s'est installée à Pau au début des années vingt, où l'auteur a passé sa jeunesse. Ses parents, opticiens, sont devenus propriétaires d'un cinéma de quartier (dernière appellation: le *Henri IV*). Roger Grenier fait des études classiques au lycée, puis des études supérieures à Clermont-Ferrand, Bordeaux et Paris. Il les interrompt pour trois ans, pendant la guerre, car il est mobilisé.

Au moment de la Libération de Paris, il fait partie du groupe qui s'empare de l'Hôtel de Ville. Grâce à Albert Camus et Pascal Pia, il est embauché au journal *Combat*. Après 1947, il travaille aussi pour différentes agences, divers journaux, notamment *France-Soir*.

A partir de 1964, il quitte le journalisme et entre aux Editions Gallimard où il est attaché à la direction littéraire. Il est également membre du Comité de Lecture.

Roger GRENIER a eu également une activité à la radio, à la télévision, pour des reportages, des magazines ou des œuvres dramatiques. Il a collaboré avec René Clément, Claude Chabrol, Serge Moati, Edouard Molinaro, Marcel Camus.

Depuis son premier livre, *Le Rôle d'accusé*, publié en 1949 par Camus, il a écrit une vingtaine d'ouvrages. *Ciné-roman* a reçu le Prix Fémina en 1972, *Le Miroir des eaux*, le Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie Française en 1975. En 1985, l'Académie Française lui a décerné le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre.

ANNEXE II

BIBLIOGRAPHIE de Roger GRENIER

Chez GALLIMARD:

Le Rôle d'accusé, 1949, Coll. Espoir, Essai.

Les Monstres, 1953, roman.

Limelight, 1953. D'après le scénario original de C. Chaplin.

Les Embuscades, 1958, roman.

La Voie Romaine, 1960, roman.

Le Silence, 1961, nouvelles.

Le Palais d'hiver, 1965, roman. "Plume d'Or" du *Figaro Littéraire* (16.12.1965).

Avant une guerre, 1971, roman.
Une maison place des fêtes, 1972, nouvelles.
Ciné-roman, 1972, roman. Prix Fémina.
Le Miroir des eaux, 1975, nouvelles.
La Salle de rédaction, 1975.
Un air de famille, 1979, récit.
La Follia, 1980, roman.
La Fiancée de Fragonard, 1982, nouvelles.
Il te faudra quitter Florence, 1985, roman.
Le Pierrot noir, 1986, roman.
Albert Camus, Soleil et ombre, 1987, essai.
La Mare d'Auteuil, 1988, quatre histoires.
Pascal Pia ou le droit au néant, 1989, Coll. L'un et l'autre.

Chez d'autres éditeurs:

Claude ROY, Seghers, 1971
Isca, Pierre Horay, 1978
Edition des *Oeuvres complètes d'Albert Camus*.
(le Club de l'Honnête Homme, 1983-1984).

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages de référence:

- GRENIER Roger: *Le Palais d'hiver*, Gallimard, 1965.
 GRENIER Roger: *Ciné-Roman*, Gallimard, 1972.

II. Ouvrages généraux:

- AMBROSI Christian, AMBROSI Arlette: *La France 1870-1981*, éd. Masson, Paris, 1981.
 ARIES Philippe: *Histoire des populations françaises*, Editions du Seuil, Coll. Points / Histoire, 1971.
 ASSELAIN Jean-Charles: *Histoire économique de la France du XVIIIe siècle à nos jours. 2. De 1919 à la fin des années 70*, Editions du Seuil, Coll. Points / Histoire, 1984.
 BERNARD Philippe: *La fin d'un monde (1914-1929)*, Editions du Seuil, Coll. Points / Histoire, 1975.
 BERSTEIN Serge: *La France des années trente*, Armand Colin, Coll. Cours, 1984.
 BERSTEIN Serge, MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939*, éd. Hatier, Paris 1986.
 BRENNER Jacques: *Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours*, Fayard, Paris 1978 (chapitre important, p. 482 à 488, Grenier est assez bien compris).
 CHADEFAUD Michel: *Lourdes, Un pèlerinage, Une Ville*, Edisud. Toulouse, 1981.
 DUBIEF Henri: *Le déclin de la IIIe République (1920-1938)*, Editions du Seuil, Coll. Points / Histoire, 1976.
 DUBY Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, Ed. Armand Colin, Coll.U, Paris 1976.
 DUBY Georges: *Histoire de la France*, nouvelle. Edition mise à jour, édition Larousse, Paris, 1970.
 FOLHEN Claude: *La France de l'entre-deux-guerres, (1917-1939)*, éd. Casterman, Paris, 1966.
 FOURASTIÉ Jean: *Le grand espoir du XXe siècle*, éd. Gallimard, coll. Idées, Paris, 1963.
 GIGNOUX Claude-Joseph: *L'Economie française pendant l'entre-deux-guerres*, SEDES., Paris 1953.
 NADEAU Maurice: *Le Roman français depuis la guerre*, Gallimard Collection Idées, 1970.
 MILZA Pierre: *De Versailles à Berlin (1919-1945)*, Masson, Paris.



- PERNOUD Régine: *Histoire de la bourgeoisie en France, 2. Les temps modernes*, Edition du Seuil, Coll. Points / Histoire, 1981.
- REMOND René: *Le XXe siècle de 1914 à nos jours*, éd. du Seuil, coll. Points / Histoire, Paris, 1974.
- SAUVY Alfred: *Histoire économique de la France pendant l'entre-deux-guerres* (3 vol.) Economica, Paris, 1984.
- TUCOO-CHALA Pierre: *Pau, Ville Anglaise*, SNERD, Pau, 1979.
- VERCIER Bruno, LECARME Jacques, BERSANI Jacques: *La Littérature en France depuis 1968*, Bordas, Paris 1982.
- VEYNE Paul: *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionnaire l'histoire*, Ed. Seuil, coll. Points / Histoire, 1978.
- ZELDIN Théodore: *Histoire des passions françaises (1848-1945)* Editions du Seuil, coll. Points / Histoire, 1978 (5 volumes).

III. Revues:

Histoire: avril 1989.

Revue de Pau et du Béarn:

- 1979, no 7: MATHIEU Antoinette: "Les grandes villas de Pau. Origine et développement géographique" p. 85-106.
DECAMPS Danielle: "Les sports hippiques à Pau à la Belle Epoque" p. 107-138.
- 1980, no 8: DECAMPS Danielle: "Le Pau-Hunt et la chasse au renard (1840-1914)" p. 103-123.
- 1982, no 10: INDA Jean-Pierre: "Léonard Constant, professeur au lycée et la Société paloise au début du XXème siècle" p. 101-126.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Όλγα Βανδώρου-Σταυροπούλου, *Τα μυθιστορήματα «Le Palais d'hiver» και «Ciné-Roman», ένας διπλός καθρέφτης της «μικρής» αστικής τάξης στην επαρχιακή Γαλλία του μεσοπολέμου.*

Η παρούσα μελέτη αναλύει την ανάπτυξη της «μικρής» αστικής τάξης στη γαλλική επαρχία, κατά την περίοδο του μεσοπολέμου (1919-1939). Βασίζεται στα μυθιστορήματα του ROGER GRENIER: «Le Palais d'hiver» και «Ciné-roman», τα οποία συγκρίνει με την ιστορική και κοινωνική πραγματικότητα εκείνης της εποχής. Αποδεικνύει δε ότι τα δύο αυτά μυθιστορήματα, αν και γραμμένα σαράντα χρόνια αργότερα, αποτελούν μια αξιόπιστη μαρτυρία των «τρελλών χρόνων», όπως αποκαλείται η συγκεκριμένη αυτή περίοδος στη Γαλλία.

Συγκεκριμένα, οι Γάλλοι επαρχιώτες μικρο-αστοί ζουν «εκτός χρόνου», συνεχίζοντας έναν τρόπο ζωής που είχαν και προ του πολέμου και μη δίνοντας σημασία στα πολιτικά και κοινωνικά γεγονότα που συμβαίνουν στον ευρωπαϊκό χώρο. Ακόμη και τις συνέπειες της οικονομικής κρίσης του 1929, τις υφίστανται καθυστερημένα, το 1933-34. Βλέποντας τον κόσμο που αλλάζει δεν μπορούν να προσαρμοστούν και φτάνουν στην παραμονή του δεύτερου Παγκόσμιου Πολέμου με το συναίσθημα ότι ένας τρόπος ζωής και μία ηθική έχουν για πάντα χαθεί γι' αυτούς.